

L'autobus s'arrête, le conducteur te sourit,
les vitres brillent, la monnaie est menue.
La dernière place isolée du côté gauche est
vide comme si on te l'avait réservée, celle
que tu préfères, avec la vitre à l'arrière.
L'autobus roule, les feux lui ouvrent la

Etgar Keret

Pipelines

nouvelles traduites de l'hébreu par Rosie Pinhas-Delpuech

voie, et le jeune qui mange des pépins de
pastèque jette les cosses dans un petit sac.
Le vieux vendeur de tickets ne vend pas de
tickets aujourd'hui, il touche le bord de sa
casquette et souhaite une bonne journée [...].

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Paru en 1992, *Pipelines*, d'Etgar Keret, signait l'entrée fracassante, sur la scène littéraire israélienne, d'un écrivain qui s'imposait d'emblée comme un inventeur de formes capables de traduire, à l'intention de générations nouvelles, un monde à tous égards entré en mutation et qu'ébranlaient, en Israël comme ailleurs, de violentes et multiples convulsions.

Si les textes qui composent *Pipelines* portent l'empreinte d'un surréalisme métaphysique qui rappelle Kafka ou Gombrowicz, et si y transparaissent les liens que Keret entretient avec la culture de l'Europe centrale, la vigueur et la maîtrise qui les caractérisent en font des créations puissamment originales.

Composées comme en apnée, ces vignettes avec personnages, traçant des lignes de fuite aussi déviantes qu'insolites, sont en effet autant de fragments prélevés sur le réel dans un geste créateur d'une audace formelle qui métamorphose sur-le-champ le monde en objet d'inattendue méditation.

En usant de vertigineux changements de focale, l'écriture d'Etgar Keret opère à chaque instant un déplacement nécessaire, jubilatoire et libérateur, où se dévoile le scandaleux visage d'une sagesse aussi inédite qu'authentique.

“LETTRES HÉBRAÏQUES”

série dirigée par Rosie Pinhas-Delpuech

ETGAR KERET

Romancier, réalisateur, auteur de bandes dessinées, Etgar Keret, né à Tel-Aviv en 1967, après avoir été, en Israël, l'un des auteurs les plus populaires de sa génération, jouit désormais d'une réputation internationale. Toute l'œuvre de Keret en France est publiée par Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

LA JOURNÉE DE LA TERRE, Editions du Masque, 2000.

LA COLO DE KNELLER, Actes Sud, 2001.

CRISE D'ASTHME, Actes Sud, 2002 ; Babel n° 703.

UN HOMME SANS TÊTE ET AUTRES NOUVELLES, Actes Sud, 2005.

PIZZERIA KAMIKAZE, bande dessinée, Actes Sud, 2008.

Titre original :

Pipelines

Editeur original :

Am Oved, Tel-Aviv

© Etgar Keret, 1992

Publié avec l'accord de The Institute
for the Translation of Hebrew Literature

© ACTES SUD, 2008

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00788-1

ETGAR KERET

PIPELINES

nouvelles traduites de l'hébreu
par Rosie Pinhas-Delpuech

ACTES SUD

pour ma mère et mon père

ANNIVERSAIRE

L'autobus s'arrête, le conducteur te sourit, les vitres brillent, la monnaie est menue.

La dernière place isolée du côté gauche est vide comme si on te l'avait réservée, celle que tu préfères, avec la vitre à l'arrière. L'autobus roule, les feux lui ouvrent la voie, et le jeune qui mange des pépins de pastèque jette les cosses dans un petit sac.

Le vieux vendeur de tickets ne vend pas de tickets aujourd'hui, il touche le bord de sa casquette et souhaite une bonne journée d'une voix agréable.

Ce sera vraiment une bonne journée. Parce que c'est ton anniversaire. Tu es intelligente, belle, et la vie est devant toi. Encore quatre stations, tire sur le câble et le conducteur s'arrêtera spécialement pour toi.

Tu descendras de l'autobus, personne ne te poussera, et la porte ne se refermera que lorsque tu seras loin. L'autobus repartira, les

gens te feront la fête, et le jeune qui mangeait des pépins te saluera de la main, sans raison, jusqu'à ce que le bus disparaisse.

Pourquoi chercher une raison, c'est ton anniversaire, un jour où se produisent des choses agréables. Le chiot qui court vers toi agitera la queue quand tu le toucheras, même les chiens sentent les jours de fête.

Dans votre appartement, les gens attendront dans l'obscurité, derrière de beaux meubles que tu auras choisis. Quand tu ouvriras la porte, ils bondiront et te feront la surprise. Exactement comme dans les surprises.

Ils seront tous là, ceux que tu as aimés, les plus chers, les plus importants. Et ils apporteront des cadeaux qu'ils ont achetés ou inventés. Des cadeaux fantaisie, ou des choses utiles.

Les comiques plaisanteront, les intelligents le seront encore plus, même les mélancoliques auront un vrai sourire. La nourriture sera fantastique, ensuite on servira des fraises, et des milk-shakes à la vanille de chez le meilleur glacier de la ville.

On mettra un disque de Keith Jarrett et tout le monde écoutera, et puis un disque de Satie et personne ne sera triste. Ce soir-là ceux qui sont seuls se sentiront ensemble et

personne ne demandera “combien de sucre ?” parce que tout le monde se connaîtra.

A la fin ils partiront, ceux que tu voudras t’embrasseront, les autres te serreront la main. Et il ne restera que lui, l’homme avec lequel tu vis, plus beau et plus compréhensif que jamais.

Si tu le souhaites, vous ferez l’amour, ou alors il massera ton corps avec de l’huile fabriquée quelque part selon une recette spéciale. Il suffira que tu le lui demandes et il baissera l’halogène, vous resterez enlacés dans le silence en attendant l’aurore.

Et pendant cette merveilleuse soirée, je serai là moi aussi, je prendrai un milk-shake vanille, je ferai un vrai sourire, je goûterai à la nourriture délicieuse. Et avant de partir, si tu le souhaites, je t’embrasserai, ou peut-être je vais seulement te serrer la main.

LA SIRÈNE

Le jour de la Shoah, on a emmené tout le monde à la salle de gymnastique. On y avait installé une scène improvisée et en toile de fond, sur le mur, on avait collé des bostols noirs avec les noms des camps de concentration et des dessins de barbelés. Quand nous sommes entrés dans la salle, Sivane m'a demandé de lui garder une place. Ce que j'ai fait aussitôt. Sivane s'est assise à côté de moi, nous étions un peu serrés sur les bancs. J'ai posé le coude sur ma jambe, le dos de ma main effleurait son jean. Il était d'une toile fine et agréable, j'étais excité comme si je touchais son corps. "Où est Sharon ? j'ai demandé. Je ne l'ai pas vu aujourd'hui." Ma voix tremblait un peu. "Il passe les épreuves du commando marin, a dit fièrement Sivane, il a franchi presque toutes les étapes, il ne lui reste plus qu'un entretien." De loin, j'ai aperçu Gil'ad qui s'approchait de nous dans la travée. "Sais-tu qu'à la fête de fin

d'année il aura le prix du meilleur élève ? C'est le directeur qui l'a dit. – Sivane, a dit Gil'ad une fois arrivé près de nous, qu'est-ce que tu fais ici ? Ces bancs ne sont pas confortables. Viens avec moi, je t'ai réservé une place sur les chaises, à l'arrière. – Oui, a dit Sivane en se levant avec un sourire d'excuse, on est vraiment serrés ici." Elle est allée s'asseoir à l'arrière avec Gil'ad. C'était le meilleur ami de Sharon, ils jouaient ensemble dans l'équipe de basket du lycée. J'ai regardé la scène et j'ai respiré profondément, la paume de ma main était encore moite. Quelques élèves du collège sont montés sur scène et la cérémonie a commencé. Quand les élèves ont eu fini de réciter les textes habituels, un homme assez âgé, vêtu d'un pull bordeaux, est monté sur scène et a parlé d'Auschwitz. C'était le père de quelqu'un de la famille d'un élève. Il n'a pas parlé longtemps, un quart d'heure environ. Puis nous sommes retournés dans nos classes. En sortant, j'ai aperçu Sholem, notre appariteur, assis sur les marches de l'infirmerie, en train de pleurer. "Hé, Sholem, qu'est-ce qui t'arrive ?" je lui ai demandé. "Cet homme de la salle, a dit Sholem, je le connais, moi aussi j'étais au *Sonderkommando*. – Tu étais dans un commando ? Quand ?" je lui ai demandé, je n'imaginai Sholem le maigrichon dans aucun commando, mais sait-on jamais. Sholem s'est essuyé les yeux du dos de la main, "Peu

importe, m'a-t-il dit, retourne en classe, ce n'est vraiment pas important".

Dans l'après-midi, je suis allé au centre commercial. J'ai rencontré Aviv et Tsouri chez le marchand de *falafel*. "Tu sais, m'a dit Tsouri, la bouche pleine de *falafel*, Sharon a passé l'entretien aujourd'hui, une fois enrôlé il aura une petite épreuve de plus et il sera dans la marine de guerre. Tu sais ce que ça veut dire ? Ils n'en prennent qu'un sur mille..." Aviv a poussé un juron, sa *pita* s'est ouverte par le bas, la *thina* et le jus de la salade ont coulé sur ses mains. "Nous venons de le rencontrer sur le terrain du lycée. Gil'ad et lui faisaient les fous avec des bières..." Entre ricanement et asphyxie, Tsouri a crachouillé des bouts de tomate et de *pita*, "Tu les aurais vus faire des numéros sur le vélo de Sholem, on aurait dit des gamins. Sharon était super content d'avoir franchi l'étape de l'entretien. Mon frère m'a dit que la plupart la ratent." Je suis allé sur le terrain du lycée, mais il n'y avait personne. Le vélo de Sholem, qui était toujours attaché à la rampe de l'infirmerie, avait disparu, une chaîne démontée et l'antivol de Yardeni traînaient sur les marches. Le lendemain matin, en arrivant au lycée, la bicyclette n'était toujours pas là. J'ai attendu que tout le monde entre en classe et je suis allé chez le directeur. Il m'a dit que j'avais bien

fait, que personne ne saurait que j'étais allé le voir, et il a demandé à la secrétaire de me faire un mot d'excuse pour mon retard. Il ne s'est rien passé ce jour-là, ni le lendemain, mais le jeudi le directeur est arrivé en classe avec un policier en uniforme et a demandé à Sharon et à Gil'ad de sortir.

On ne leur a rien fait, ils n'ont eu qu'un avertissement. Ils ne pouvaient pas rapporter le vélo parce qu'ils l'avaient jeté, mais le père de Sharon est venu spécialement à l'école pour offrir à Sholem un vélo de course tout neuf. Au début, Sholem ne voulait pas le prendre. "C'est très bon pour la santé de marcher", a-t-il dit au père de Sharon. Mais le père de Sharon a insisté et Sholem a fini par l'accepter. C'était drôle de le voir sur un vélo de course, le directeur avait eu raison et j'avais bien fait de le lui dire. Personne ne se doutait que j'avais tout raconté, c'est du moins ce que je croyais. Les deux jours suivants se sont passés comme d'habitude, mais le troisième jour Sivane m'attendait dans la cour de l'école. "Dis donc, Elie, m'a-t-elle dit, Sharon a découvert que tu as cafté à propos du vélo, tu ferais mieux de disparaître avant qu'il arrive avec Gil'ad." Je me suis efforcé de dissimuler ma peur, je ne voulais pas que Sivane la ressentisse. "Vite, m'a-t-elle dit, enfuis-toi." J'ai commencé à marcher. "Non, pas par là", a-t-elle dit en me tirant par le bras. Le contact de sa main était froid et agréable. "Ils vont

arriver par le portail, alors passe par le trou du grillage, derrière les cabanons.” J’étais si content que Sivane se soucie de moi que j’en ai oublié ma peur.

Derrière les cabanons, Sharon m’attendait. “T’es cuit, il m’a dit, t’as pas la moindre chance.” Je me suis retourné. Gil’ad se tenait derrière moi. “J’ai toujours pensé que t’étais un con, a dit Sharon, mais pas un caf-teur. – Pourriture, va, pourquoi tu nous as vendus ?” a dit Gil’ad et il m’a poussé si fort que j’ai volé dans les bras de Sharon qui m’a repoussé. “Je vais te dire pourquoi il a cafté, a dit Sharon, parce que c’est un jaloux. Il me regarde et il voit que je suis meilleur élève que lui, meilleur sportif, que ma copine est la plus belle fille de l’école, et lui, pauvre puceau, ça le bouffe de l’intérieur.” Sharon a enlevé son blouson de cuir et l’a tendu à Gil’ad : “T’as réussi, Elie, tu m’as baisé”, a-t-il dit, puis il a défait le bracelet de sa montre de plongée et l’a mise dans sa poche. “Mon père me prend pour un voleur, j’ai presque un casier judiciaire à la police. C’est sûr que j’aurai pas le prix d’excellence. Alors, t’es content maintenant ?” Je voulais lui dire que ce n’était pas ce qu’il croyait, que c’était à cause de Sholem, que lui aussi avait fait partie des *Sonderkommando*, qu’il avait pleuré comme un enfant le jour de la Shoah. A la place, j’ai dit, “C’est

pas du tout ça... pourquoi lui piquer son vélo, ça n'avait aucun sens. Vous n'avez pas de respect." Ma voix tremblait en parlant. "T'entends, Gil'ad, cette espèce de morveux pleurnichard veut nous apprendre le respect. Le respect, espèce de merdeux, c'est de ne pas cafter, a dit Sharon en serrant le poing, Gil'ad et moi on va te l'apprendre, le respect, et tu t'en souviendras." Je voulais partir, lever les mains pour me protéger le visage, mais la peur me paralysait. Soudain, la sirène a retenti, j'avais oublié que c'était le jour du Souvenir. Sharon et Gil'ad se sont redressés. Je les ai regardés, debout comme des mannequins de vitrine, et toute ma peur a brusquement disparu. Raide, les yeux fermés, le blouson de Sharon à la main, Gil'ad ressemblait à un portemanteau. Et Sharon, le regard assassin et le poing serré, était soudain un petit garçon jouant au gangster dans un film d'action. Je suis allé vers le trou du grillage et je suis sorti doucement, en silence, dans mon dos j'ai entendu Sharon marmonner entre ses dents, "On va te baiser", mais il n'a pas bougé d'un pouce. J'ai continué de marcher vers la maison, dépassant les gens immobilisés dans la rue comme des poupées de cire, protégé par le bouclier invisible de la sirène.

CE NE SONT PAS DES HOMMES

Davidoff, le chauffeur du chef de bataillon, l'a aperçu le premier. "On va avoir des soucis", a-t-il dit en se relevant de la caisse à munitions vide sur laquelle il était assis. "Après tout, ce n'est que l'officier de la patrouille des frontières", a marmonné Stein concentré sur le jeu de trictrac. "Tu sais ce que ça veut dire ?" a continué Davidoff, toujours debout, sans quitter des yeux l'officier dans son étrange uniforme olive. "Non, je ne sais pas, a dit Stein impatient, assieds-toi, c'est ton tour. – Ça veut dire que quelqu'un de chez nous va passer chez eux, ils appellent ça «du renfort», ce n'est pas la première fois que ça arrive. – Et alors, la belle affaire. Balance tes dés, Davidoff. – Pour toi c'est peut-être «la belle affaire» mais pour..." a commencé Davidoff. Stein l'a interrompu : "Je te promets, Davidoff, que si tu ne lances pas tes foutus dés je vais voir le commandant et demander à partir en renfort. Avec eux, j'aurai peut-être plus de chances de

finir une partie. – Tu sais, Stein, a dit Davidoff en détournant son regard de l’officier de patrouille, parfois tu joues à l’imbécile. Un seul jour avec eux, et il a montré du doigt l’officier, un seul jour, et tu changerais de discours. La police des frontières, ça ne ressemble à rien que tu connaisses. Ils te mangeraient tout cru, surtout un ashkénaze comme toi, a gloussé Davidoff. On serait obligés de te détacher à la truelle du pare-chocs de leur Jeep. – Impossible de finir cette partie aujourd’hui”, a dit Stein en interrompant brusquement la partie de trictrac un instant avant l’arrivée de Shaharbenny, en sueur, qui lui annonçait que le commandant le convoquait dans son bureau.

“Les gars de la police des frontières, c’est une autre armée, ils ont pas la tête comme nous. Perturbés, violents, indisciplinés...” Le commandant s’est gratté l’oreille avec la pointe de son stylo, “... c’est pourquoi je dois leur envoyer un bon soldat qui ne répondra pas à leurs provocations. Et pas une tête brûlée comme Ackerman ou Shaharbenny qui, au mieux, finiront en prison, au pire, à l’hôpital.” Stein a pris ses affaires et il est monté dans la Jeep avec l’officier. Il aurait préféré se passer de ce compliment. “Ce n’est pas grave, ce n’est que pour une semaine”, s’est-il dit en guise de consolation. De loin, Der’i lui a adressé une grimace de compassion.

“Bon, qui c’est le taré qui m’a volé le couteau du commando ?” a demandé le nabot poilu qui traînait dans la tente, nu comme un ver. “Calmos, Zanzouri, je te l’ai emprunté deux secondes pour couper la bande isolante.” Un soldat noiraud et en sueur lui a tendu un énorme couteau au manche garni d’une boussole. Zanzouri a saisi le couteau et, dans le même élan, a posé la lame sur le cou du noiraud. “Shafik, taré de Bédouin, si je te surprends encore une fois en train de toucher à un truc avec tes mains suantes, je t’enfile ce couteau dans ton cul noir, tu m’entends ?” L’officier qui venait d’entrer dans la tente a ignoré l’incident. “Ton lit est là, a-t-il dit en montrant l’extrémité de la tente, comment tu t’appelles déjà ? – Stein, Shmoulik Stein”, a murmuré Stein. “Ton lit est là-bas, Stein, a-t-il dit en montrant le même coin. Nous partons en patrouille dans deux heures, sois prêt d’ici là.”

Quand il patrouillait avec ses camarades, il y avait toujours des débordements. Impossible de passer dans une rue sans se prendre un bloc sur la tête. Mais, vue de la Jeep de la police des frontières, Gaza ressemblait à une ville fantôme. Ils étaient quatre. Zanzouri conduisait et, à part Stein, il y avait le noiraud en sueur et un rouquin. Le rouquin a sorti un chewing-gum Bazooka de la poche de son gilet, il l’a fourré dans la bouche et a jeté le papier. “Hé, le Circassien, balance-moi un chewing-gum”, a ordonné

Zanzouri qui l'avait vu dans le rétroviseur. "Je n'en ai plus", a dit le rouquin en souriant de toutes ses dents pourries. "Con de ta mère, a juré Zanzouri en larguant un crachat par-dessus le capot. Le premier Arabe que je croise aujourd'hui, je lui fais sa fête !" La deuxième Jeep les a dépassés, celui qui la conduisait était un type maigre avec une cicatrice, l'officier était assis à côté de lui. A une centaine de mètres devant eux, un vieil Arabe se traînait péniblement sur le trottoir. Stein a vu le soldat à la cicatrice braquer brutalement, monter avec deux roues sur le trottoir et heurter le vieux. Ce dernier a fait un vol plané de quelques mètres et il est resté étendu, face contre terre, immobile. "Le Muet fait sa crise, a ricané Zanzouri. T'as vu comment il l'a balancé en l'air ?" Stein n'avait pas vraiment compris ce qui s'était passé, il a tourné la tête et a vu le cadavre sur le trottoir, Zanzouri riait et le Circassien mâchait son chewing-gum. Il a essayé d'ordonner ces images en une réalité sensée et n'y a pas réussi. La deuxième Jeep s'est arrêtée au coin d'une rue, Zanzouri s'est empressé de se garer derrière elle. Stein a sauté de la Jeep, il a couru vers le Muet et l'a saisi par la chemise. "T'as fait exprès de l'écraser, espèce de taré va, t'as écrasé un homme exprès, il ne t'avait rien fait." Le Circassien a saisi Stein d'une main de fer par-derrière et l'a décollé du Muet. "C'est pas un homme qu'il a écrasé, a corrigé Zanzouri, c'est un

Arabe, arrête de t'agiter comme un malade." Stein a senti sur sa nuque la respiration chaude et répugnante du Circassien, et s'est dit que s'il ouvrait la bouche pour répondre il éclaterait en sanglots.

"Le toit, là-bas, a indiqué l'officier, ignorant ce qui se passait. Il y a quelqu'un dessus, je veux que Zanzouri et le Circassien le fassent descendre." Le Circassien a lâché Stein. Il a disparu avec Zanzouri dans une ruelle qui longeait la maison indiquée par l'officier. Deux minutes plus tard, ils réapparaissaient, traînant avec eux un homme, les mains attachées dans le dos, la bouche couverte de sparadrap. "Je lui ai fermé sa grande gueule, a dit Zanzouri, je déteste quand ils gueulent et se lamentent." Le Muet a poussé un grognement affirmatif et a hoché la tête. Il s'est approché de l'Arabe ligoté, a fait semblant de se baisser, s'est brusquement redressé et l'a cogné au visage. "Vous avez trouvé quelque chose ?" a demandé l'officier d'une voix blasée. "Ça !" a dit fièrement Zanzouri en exhibant une bouteille de bière brune, avec un chiffon mouillé attaché autour du goulot. "Et il y avait des blocs de ciment." Le Muet a continué à frapper l'Arabe qui était maintenant étendu par terre, en train de pousser de sourds gémissements. "Assez !" a ordonné Stein et il a fait un pas vers lui. Le Muet, qui était penché sur l'Arabe, s'est redressé, il a tiré sa matraque de son gilet et a fixé Stein d'un regard menaçant.

“La vérité c’est que tu commences à me taper sur les nerfs, Stein”, a dit l’officier d’une voix indifférente, une cigarette éteinte au coin des lèvres. Il a remis son paquet froissé de cigarettes Ascott dans une poche, s’est mis en quête de quelque chose dans une autre et ne trouvant pas ce qu’il cherchait a dit : “Pour qui tu te prends, Stein, pour la Croix-Rouge ? Ces ordures n’ont qu’une idée en tête, te tuer. C’est leur unique raison de vivre. Rentre-toi bien ça dans la tête. De l’extérieur, ils ont l’air comme nous, mais en fait non. Ce ne sont pas des hommes.”

Le corps ligoté se tordait sur le sol, Stein a essayé de s’approcher pour l’aider. Le Muet lui a barré le passage. “Je vois que tu ne piges pas, a continué l’officier. D’accord, je vais te donner la preuve. Circassien, sou-lève-le”, a-t-il ordonné d’un geste de la main. Le Circassien a soulevé l’Arabe par-dessus tout en le soutenant pour qu’il ne s’effondre pas. Le visage de l’Arabe était un mélange de sang et de poussière. “Zanzouri, le couteau”, a dit l’officier et il a tendu la main, la cigarette éteinte toujours au coin des lèvres. Zanzouri a tiré le couteau de son gilet et l’a posé dans la main tendue de l’officier. Ce dernier a inspecté le couteau et a tapé du doigt sur le manche. “La boussole du manche ne marche pas”, a-t-il dit. “Oui, je sais, c’est la faute de ce con de Bédouin.”

Il a montré du doigt le noiraud, dont la tenue trempée de sueur paraissait plus foncée que celle des autres. “Ce n’est pas grave”, a dit l’officier de sa voix calme, il a déchiré la chemise de l’Arabe, les boutons se sont répandus sur le sol, Stein a vu un torse poilu monter et descendre à un rythme rapide. “Non !” a-t-il crié en faisant un pas dans la direction de l’officier. Le Muet a abattu la lourde matraque en bois sur sa nuque, Stein s’est affaissé. Il a entendu l’officier dire : “Maintiens sa tête levée.” “Pas celle de l’Arabe, imbécile, mais de l’autre, du naïf”, a ricané le Circassien. Stein était maintenant à genoux, le Muet le soutenait, une main passée sous l’aisselle, l’autre lui tirant les cheveux pour soulever la tête. A trois mètres de Stein, l’officier a approché le couteau du ventre de l’Arabe tremblant, sans qu’il puisse intervenir. D’un geste rapide, il a fendu le ventre en deux, des drapeaux roulés se sont répandus sur le sol, des tracts, des bonbons et des jetons de téléphone. “Ne touchez pas aux bonbons, ils sont empoisonnés”, a dit l’officier, et il a rendu le couteau à Zanzouri. Le Circassien a déroulé un des drapeaux, c’était celui de l’OLP. Zanzouri et le noiraud ont rempli leurs poches de jetons. Le Circassien a déshabillé l’Arabe qui, après avoir été vidé, était plat comme un tapis. Il l’a plié en huit et l’a posé sur la roue de secours de la Jeep. “Dis donc, le Circassien, qu’est-ce que tu vas en faire ?” a demandé Zanzouri. “Une

housse pour la mobylette, un parasol, est-ce que je sais, moi ? Ça servira bien à quelque chose”, a chuchoté Zanzouri au noiraud, les jetons tintant dans ses poches.

Plus de cinq minutes après avoir reçu le coup de gourdin du Muet, Stein a senti que c'était le moment de s'évanouir.

Il s'est réveillé sur le lit, dans la tente, habillé et chaussé, la nuque insupportablement douloureuse, le cou presque paralysé. Tout le monde dormait. Dans l'obscurité, il a vu briller l'aiguille phosphorescente de la boussole sur le manche du couteau de Zanzouri. Stein s'est levé sans faire de bruit, il a tiré le couteau de sa gaine, et il est allé dans la direction que lui indiquait l'aiguille phosphorescente.